

Beaumarchais

Le Barbier de Séville

Le Barbier de Séville



La banque coopérative
de la Fonction publique

casden banque populaire - société anonyme coopérative de banque populaire à capital variable - 5000 avenue de la République - 92000 Nanterre - France
Régist. au Tribunal de Commerce de Nanterre - N° 320 320 320 - SIREN 520 320 320 - N° de TVA intracommunautaire : FR15520320320
casden banque populaire - société anonyme coopérative de banque populaire à capital variable - 5000 avenue de la République - 92000 Nanterre - France
Régist. au Tribunal de Commerce de Nanterre - N° 320 320 320 - SIREN 520 320 320 - N° de TVA intracommunautaire : FR15520320320

« COMME NOUS,
REJOIGNEZ LA CASDEN,
LA BANQUE DE LA FONCTION
PUBLIQUE ! »

Isabelle, Ophélie, Gilles, Fatoumata, agents de la Fonction publique



casden.fr



Retrouvez-nous chez



Beaumarchais

Le Barbier de Séville

Personnages

(Les habits des acteurs doivent être dans l'ancien costume Espagnol.)

LE COMTE ALMAVIVA, *Grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine, paraît, au premier acte, en veste et culotte de satin ; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape espagnole ; chapeau noir rabattu, avec un ruban de couleur autour de la forme. Au deuxième acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches et des bottines. Au troisième, habillé en bachelier ; cheveux ronds ; grande fraise au cou ; veste, culotte, bas et manteau d'Abbé. Au quatrième acte, il est vêtu superbement à l'espagnole avec un riche manteau ; par-dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.*

BARTHOLO, *médecin, tuteur de Rosine ; habit noir ; court, boutonné ; grande perruque ; fraise et manchettes relevées ; une ceinture noire ; et quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.*

ROSINE, *jeune personne d'extraction noble, et pupille de Bartholo ; habillée à l'Espagnole.*

FIGARO, *barbier de Séville ; en habit de majo Espagnol. La tête couverte d'un rescille, ou filet ; chapeau blanc, ruban de couleur, autour de la forme ; un fichu de soie attaché fort lâche à son cou ; gilet et haut-de-chausses de satin, avec des boutons et boutonnières frangés d'argent ; une grande ceinture de soie ; les jarretières nouées, avec des glands qui pendent sur chaque jambe ; veste de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet ; bas blancs et souliers gris.*

DON BAZILE, *organiste, maître à chanter de Rosine ; chapeau noir rabattu, soutanelle et long manteau, sans fraise ni manchettes.*

LA JEUNESSE, *vieux domestique de Bartholo.*

L'ÉVEILLÉ, *autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi. Tous deux habillés en Galiciens ; tous les cheveux dans la queue ; gilet couleur de chamois ; large ceinture de peau avec une boucle ; culotte bleue et veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.*

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, *homme de justice, avec une longue baguette blanche à la main.*

PLUSIEURS ALGUAZILS et VALETS *avec des flambeaux.*

La scène est à Séville, dans la rue et sous les fenêtres de Rosine au premier acte ; et le reste de la pièce dans la maison du Docteur Bartholo.

Acte premier

Le théâtre représente une rue de Séville,
où toutes les croisées sont grillées.

Scène première

LE COMTE, seul, en grand manteau brun et
chapeau rabattu. Il tire sa montre en se promenant.

Le jour est moins avancé que je ne croyais : l'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe ; il vaut mieux arriver trop tôt, que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la Cour pouvait me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé ; il me prendrait pour un Espagnol du temps d'Isabelle... – Pourquoi non ? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. – Mais quoi ! suivre une femme à Séville, quand Madrid et la Cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles ? – Et c'est cela même que je suis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même ; et si je pouvais m'assurer sous ce déguisement... Au diable l'importun.

Scène II

Figaro, le comte, caché.

FIGARO, une guitare sur le dos attachée en bandoulière avec un large ruban, il chantonne gaiement un papier et un crayon à la main

Bannissons le chagrin,
Il nous consume :
Sans le feu du bon vin,
Qui nous rallume ;
Réduit à languir,
L'homme sans plaisir
Vivrait comme un sot,
Et mourrait bientôt.

Jusque-là ceci ne va pas mal, hein, hein.

Et mourrait bientôt.
Le vin et la paresse
Se disputent mon cœur...

Eh non ! ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble...

Se partagent... mon cœur.

Dit-on se partagent ? Eh mon Dieu ! nos faiseurs d'Opéra-comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

(Il chante.)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.

Je voudrais finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée.

(Il met un genou en terre et écrit en chantant.)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendresse...
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc ! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithèse :

Si l'une... est ma maîtresse,
L'autre...

Et parbleu j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro !... *(Il écrit en chantant.)*

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur ;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur,
L'autre est mon serviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis. *(Il aperçoit le comte.)* J'ai vu cet abbé là quelque part.

(Il se relève.)

LE COMTE, *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO

Et non, ce n'est pas un abbé ! Cet air altier et noble...

LE COMTE

Cette tournure grotesque...

FIGARO

Je ne me trompe point ; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO

C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE

Maraud ! si tu dis un mot...

FIGARO

Oui, je vous reconnais ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE

Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO

Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE

Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO

Je l'ai obtenu, Monseigneur ; et ma reconnaissance...

LE COMTE

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguisement que je veux être inconnu.

FIGARO

Je me retire.

LE COMTE

Au contraire. J'attends ici quelque chose ; et deux hommes qui jasetent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien cet emploi ?

FIGARO

Le Ministre ayant égard à la recommandation de votre Excellence me fit nommer sur le champ garçon apothicaire.

LE COMTE

Dans les hôpitaux de l'armée ?

FIGARO

Non : dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant*.

Beau début !

FIGARO

Le poste n'était pas mauvais ; parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE

Qui tuaient les sujets du Roi ?

FIGARO

Ah, ah, il n'y a point de remède universel ; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE

Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO

Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des puissances. L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE

Oh grâce ! grâce, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des Madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE

Puissamment raisonné ! et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO

Je me crus trop heureux d'en être oublié ; persuadé qu'un grand nous fait assez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO

Eh mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE

Paresseux, dérangé...

FIGARO

Aux vertus qu'on exige dans un domestique votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO

Non pas tout de suite.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Un moment... J'ai cru que c'était elle...

Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires ; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE

Ah miséricorde !

FIGARO

Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès ; car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains comme des battoirs ; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE

Ah ! la cabale ! Monsieur l'auteur tombé !

FIGARO

Tout comme un autre : pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE

L'ennui te vengera bien d'eux ?

FIGARO

Ah ! comme je leur en garde ! morbleu !

LE COMTE

Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges ?

FIGARO

On a vingt-quatre ans au théâtre ; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO

C'est mon bon Ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les confins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuellistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevait de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent ; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid ; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadoure, la Siera-Morena, l'Andalousie ; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux évènements ; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là ; aidant au bon temps, supportant le mauvais ; me moquant des sots, bravant les méchants ; riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde ; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté ?

LE COMTE

Sauvons-nous.

FIGARO

Pourquoi ?

LE COMTE

Viens donc, malheureux ! tu me perds.

(Ils se cachent.)

Scène III

Bartholo, Rosine.
(La jalousie du premier étage s'ouvre
Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.)

ROSINE

Comme le grand air fait plaisir à respirer ! Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO

Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE

Ce sont des couplets de la Précaution inutile, que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO

Qu'est-ce que la Précaution inutile ?

ROSINE

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO

Quelque drame encore ! Quelque sottise d'un nouveau genre !

ROSINE

Je n'en sais rien.

BARTHOLO

Euh, euh, les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare !...

ROSINE

Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO

Pardon de la liberté ; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ? Sottises de toute espèce : la liberté de penser l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, et les drames...

ROSINE, *le papier lui échappe et tombe dans la rue.*

Ah ! ma chanson ! ma chanson est tombée en vous écoutant ; courez, courez donc, monsieur ! ma chanson, elle sera perdue !

BARTHOLO

Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient.

(Il quitte le balcon.)

ROSINE, *regarde en dedans et fait signe dans la rue.*

S't, s't ; *(Le comte paraît). Ramassez vite et sauvez-vous. (Le comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.)*

BARTHOLO *sort de la maison, et cherche.*

Où donc est-il ? Je ne vois rien.

ROSINE

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO

Vous me donnez-là une jolie commission ! Il est donc passé quelqu'un ?

ROSINE

Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. *(Il rentre.)*

ROSINE, *toujours au balcon.*

Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux ; est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage ?

BARTHOLO, *paraissant au balcon.*

Rentrez, Signora ; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson : mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. *(Il ferme la jalousie à la clé.)*

Scène IV

Le comte, Figaro.
(Ils entrent avec précaution.)

LE COMTE

À présent qu'ils sont retirés ; examinons cette chanson, dans laquelle un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet !

FIGARO

Il demandait ce que c'est que la Précaution inutile !

LE COMTE *lit vivement.*

« Votre empressement excite ma curiosité ; sitôt que mon tuteur sera sorti, chantez indifféremment sur l'air connu de ces couplets, quelque chose qui m'apprenne enfin le nom, l'état et les intentions de celui qui paraît s'attacher si obstinément à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine.*

Ma chanson, ma chanson est tombée ; courez, courez donc, (Il rit.) ah, ah, ah, ah ! Ô ces femmes ! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue ? enfermez-la.

LE COMTE

Ma chère Rosine !

FIGARO

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade ; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE

Te voilà instruit, mais si tu jases...

FIGARO

Moi jaser ! je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée ; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi ; pesez tout à cette balance, et...

LE COMTE

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté... Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai

découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO

Joli, oiseau ma foi ! difficile à dénicher ! Mais qui vous a dit qu'elle était femme du Docteur ?

LE COMTE

Tout le monde.

FIGARO

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter ; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt...

LE COMTE, *vivement.*

Jamais ! Ah quelle nouvelle ! J'étais résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets ; et je la trouve libre ! Il n'y a pas un moment à perdre ; il faut m'en faire aimer, et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connais donc ce tuteur ?

FIGARO

Comme ma mère.

LE COMTE

Quel homme est-ce ?

FIGARO, *vivement.*

C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette, et furette, et gronde, et geint tout à la fois.

LE COMTE, *impatienté.*

Eh ! je l'ai vu. Son caractère ?

FIGARO

Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE

Ainsi ses moyens de plaire sont...

FIGARO

Nuls.

LE COMTE

Tant mieux. Sa probité ?

FIGARO

Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE

Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO

C'est faire à la fois le bien public et particulier, chef-d'œuvre de morale, en vérité, Monseigneur !

LE COMTE

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte ?

FIGARO

À tout le monde : s'il pouvait la calfeutrer...

LE COMTE

Ah ! diable, tant pis. Aurais-tu de l'accès chez lui ?

FIGARO

Si j'en ai ! *Primo*, la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE

Ah ! ah !

FIGARO

Oui. Et moi, en reconnaissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE, *impatienté*.

Tu es son locataire ?

FIGARO

De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire ; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse*.

Ah ! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO, *à part*.

Peste ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances ! parlez-moi des gens passionnés !

LE COMTE

Heureux Figaro ! tu vas voir ma Rosine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

FIGARO

C'est bien-là un propos d'amant ! Est-ce que je l'adore moi ? Puissiez-vous prendre ma place !

LE COMTE

Ah ! si l'on pouvait écarter tous les surveillants !

FIGARO

C'est à quoi je rêvais.

LE COMTE

Pour douze heures seulement !

FIGARO

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE

Sans doute. Eh bien ?

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fournirait pas quelques petits moyens innocents.

LE COMTE

Scélérat !

FIGARO

Est-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE

Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO

Il faut marcher si vite, que le soupçon n'ait pas le temps de naître : il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE

Le colonel est de mes amis.

FIGARO

Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE

Excellent !

FIGARO

Il ne serait même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

LE COMTE

À quoi bon ?

FIGARO

Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE

À quoi bon ?

FIGARO

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, et vous croire plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO

Ah oui ! Moi ! Nous serons bienheureux s'il ne vous reconnaît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE

Tu as raison.

FIGARO

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE

Tu te moques de moi (**prenant un ton ivre**). N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami ?

FIGARO

Pas mal, en vérité ; vos jambes seulement un peu plus avinées (**d'un ton plus ivre**). N'est-ce pas ici la maison...

LE COMTE

Fi donc ! Tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO

C'est la bonne ; c'est celle du plaisir.

LE COMTE

La porte s'ouvre.

FIGARO

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

Scène V

Le comte et Figaro cachés, Bartholo.

BARTHOLO *sort en parlant à la maison.*

Je reviens à l'instant ; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu ! Dès qu'elle m'en priait, je devais bien me douter... Et Bazile qui ne vient pas ! Il devait tout arranger pour que mon mariage se fit secrètement demain : et point de nouvelles ! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

Scène VI

Le comte, Figaro.

LE COMTE

Qu'ai-je entendu ? Demain il épouse Rosine en secret !

FIGARO

Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage ?

FIGARO

Un pauvre hère qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besogneux, à genoux devant un écu, et dont il sera facile de venir à bout, Monseigneur... *Regardant à la jalousie.* La v'là, la v'là.

LE COMTE

Qui donc ?

FIGARO

Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE

Pourquoi ?

FIGARO

Ne vous écrit-elle pas : *chantez indifféremment* ? c'est-à-dire, chantez, comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh la v'là, la v'là.

LE COMTE

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris ; mon triomphe en aura plus de charmes. (Il déploie le papier que Rosine a jeté.) Mais comment chanter sur cette musique ? Je ne sais pas faire de vers, moi.

FIGARO

Tout ce qui vous viendra, Monseigneur est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... Et prenez ma guitare.

LE COMTE

Que veux-tu que j'en fasse ? j'en joue si mal !

FIGARO

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose ? Avec le dos de la main ; from, from from... Chanter sans guitare à Séville ! vous seriez bientôt reconnu ma foi, bientôt dépisté.

(Figaro se colle au mur sous le balcon.)

LE COMTE chante en se promenant,
et s'accompagnant sur sa guitare

Premier Couplet.

Vous l'ordonnez : je me ferai connaître.
Plus inconnu, j'osais vous adorer ;
En me nommant, que pourrais-je espérer ?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu ! Courage, Monseigneur !

LE COMTE

Deuxième Couplet.

Je suis Lindor ; ma naissance est commune ;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier ;
Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant chevalier,
À vous offrir le rang et la fortune !

FIGARO

Eh comment diable ! Je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE

Troisième Couplet.

Tous les matins, ici, d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour sans espoir ;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir ;
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO

Oh ma foi ! pour celui-ci !... *(Il s'approche et baise le bas de l'habit de son maître.)*

LE COMTE

Figaro ?

FIGARO

Excellence ?

LE COMTE

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE *en dedans, chante.*

Air du Maître en Droit.

Tout me dit que Lindor est charmant,

Que je dois l'aimer constamment...

(On entend une croisée qui se ferme avec bruit.)

FIGARO

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE

Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO

Ah la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle est prise, Monseigneur.

LE COMTE

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout me dit que Lindor est charmant.* Que de grâces ! que d'esprit !

FIGARO

Que de ruse ! Que d'amour !

LE COMTE

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro ?

FIGARO

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE

C'en est fait, je suis à ma Rosine... pour la vie.

FIGARO

Vous oubliez Monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE

Monsieur Figaro ? je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera ma femme ; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom... Tu m'entends, tu me connais...

FIGARO

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE

Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue et renverser tous les obstacles. Vous Monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, et de l'or dans vos poches.

LE COMTE

Pour qui de l'or ?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or : c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE

Figaro ?

FIGARO

Qu'est-ce que c'est ?

LE COMTE

Et ta guitare ?

Figaro, *revient.*

J'oublie ma guitare, moi ! Je suis donc fou !

(Il s'en va.)

LE COMTE

Et ta demeure, étourdi ?

FIGARO, *revient.*

Ah ! réellement je suis frappé ! – Ma Boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main *Consilio Manuque*, Figaro *(Il s'enfuit.)*

Acte II

Le théâtre représente l'appartement de Rosine. La croisée dans le fond du théâtre est fermée par une jalousie grillée.

Scène première

ROSINE, seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table et se met à écrire.

Marceline est malade ; tous les gens sont occupés ; et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon argus a un génie malfaisant qui l'instruit à point nommé ; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine sur-le-champ l'intention... Ah Lindor ! (Elle cache la lettre). Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler longtemps au barbier Figaro. C'est un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié ; si je pouvais l'entretenir un moment !

Scène II

Rosine, Figaro.

ROSINE *surprise.*

Ah ! Monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir !

FIGARO

Votre santé, Madame ?

ROSINE

Pas trop bonne, Monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO

Je le crois ; il n'engraisse que les sots.

ROSINE

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement ? je n'entendais pas : mais...

FIGARO

Avec un jeune bachelier de mes parents, de la plus grande espérance ; plein d'esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante.

ROSINE

Oh, tout à fait bien, je vous assure ! Il se nomme ?...

FIGARO

Lindor. Il n'a rien. Mais, s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvait y trouver quelque bonne place.

ROSINE, *étourdiment.*

Il en trouvera, Monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort bien. (*haut.*) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE

Un défaut, Monsieur Figaro ! Un défaut ! En êtes-vous bien sûr ?

FIGARO

Il est amoureux.

ROSINE

Il est amoureux ! et vous appelez cela un défaut ?

FIGARO

À la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune.

ROSINE

Ah ! que le sort est injuste ! Et nomme-t-il la personne qu'il aime ? je suis d'une curiosité...

FIGARO

Vous êtes la dernière, Madame, à qui je voudrais faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, Monsieur Figaro ? je suis discrète ; ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment... dites donc.

FIGARO, *la regardant finement.*

Figurez-vous, la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains ! des joues ! des dents ! des yeux !...

ROSINE

Qui reste en cette ville ?

FIGARO

En ce quartier.

ROSINE

Dans cette rue peut-être ?

FIGARO

À deux pas de moi.

ROSINE

Ah ! que c'est charmant pour Monsieur votre parent. Et cette personne est ?
...

FIGARO

Je ne l'ai pas nommée ?

ROSINE, *vivement.*

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite ; si l'on rentrait, je ne pourrais plus savoir...

FIGARO

Vous le voulez absolument, Madame ? Eh bien ! cette personne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE

La pupille ?...

FIGARO

Du docteur Bartholo ; oui, Madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah, monsieur Figaro !... je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE

Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

FIGARO

Fi donc, trembler ! mauvais calcul, Madame. Quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants, jusqu'à demain.

ROSINE

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO

Eh, Madame ! amour et repos peuvent-ils habiter en même cœur ? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux.*

Repos sans amour... paraît...

FIGARO

Ah ! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos, se présente de meilleure grâce : et pour moi, si j'étais femme...

ROSINE, *avec embarras.*

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO

Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE

Mais s'il allait faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdrait.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdrait. (*Haut.*) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE, *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci ; mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien (*Elle écoute*).

FIGARO

Personne, Madame.

ROSINE

Que c'est par pure amitié, tout ce que je fais.

FIGARO

Cela parle de soi. Tudieu ! l'amour a bien une autre allure !

ROSINE

Que par pure amitié, entendez-vous ? Je crains seulement que rebuté par les difficultés...

FIGARO

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éteint une lumière allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré de sa passion, moi qui n'y ai que voir !

ROSINE

Dieux ! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvait ici... Passez par le cabinet du clavecin et descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO

Soyez tranquille. (*À part.*) Voici qui vaut mieux que mes observations. (*Il entre dans le cabinet.*)

Scène III

ROSINE, seule.

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors... Que je l'aime ce bon Figaro ! c'est un bien honnête homme, un bon parent ! Ah ! voilà mon tyran ; reprenons mon ouvrage. (Elle souffle la bougie, s'assied et prend une broderie au tambour).

Scène IV

Bartholo, Rosine.

BARTHOLO, *en colère.*

Ah ! malédiction ! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro ! Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant...

ROSINE

Qui vous met donc si fort en colère, Monsieur ?

BARTHOLO

Ce damné Barbier qui vient d'écloper toute ma maison, en un tour de main ; il donne un narcotique à l'Éveillé, un sternutatoire à la Jeunesse ; il saigne au pied Marceline ; il n'y a pas jusqu'à ma Mule... Sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme ! Parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah, qui les apporte ! et personne à l'antichambre ! On arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE

Et qui peut y pénétrer que vous, Monsieur ?

BARTHOLO

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution ; tout est plein de gens entreprenants, d'audacieux... N'a-t-on pas, ce matin encore, ramassé lestement votre chanson pendant que j'allais la chercher ? Oh ! je...

ROSINE

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout ! Le vent peut avoir éloigné ce papier ; le premier venu, que sais-je ?

BARTHOLO

Le vent, le premier venu !... Il n'y a point de vent, Madame, point de premier venu dans le monde ; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers, qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE

À l'air, Monsieur ?

BARTHOLO

Oui, Madame, à l'air.

ROSINE, *à part.*

Oh ! le méchant vieillard !

BARTHOLO

Mais tout cela n'arrivera plus ; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE

Faites mieux, murez les fenêtres tout d'un coup ; d'une prison à un cachot, la différence est si peu de chose !

BARTHOLO

Pour celles qui donnent sur la rue ? Ce ne serait peut-être pas si mal... Ce Barbier n'est pas entré chez vous, au moins ?

ROSINE

Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude ?

BARTHOLO

Tout comme un autre.

ROSINE

Que vos répliques sont honnêtes !

BARTHOLO

Ah ! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, et de bons valets pour les y aider.

ROSINE

Quoi ! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de monsieur Figaro ?

BARTHOLO

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes et combien j'en ai vu de ces vertus à principes...

ROSINE, *en colère.*

Mais, Monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaidez-vous si fort ?

BARTHOLO *stupéfait.*

Pourquoi ?... Pourquoi ?... Vous ne répondez pas à ma question sur ce Barbier ?

ROSINE *outrée.*

Eh bien oui, cet homme est entré chez moi ; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : et puissiez-vous en mourir de dépit ! (*Elle sort.*)

Scène V

BARTHOLO, *seul*.

Oh ! les Juifs ! les chiens de valets ! La Jeunesse ? l'Éveillé ? l'Éveillé
maudit !

Scène VI

Bartholo, l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ arrive en bâillant, tout endormi.

Aah, aah, ah, ah...

BARTHOLO

Où étais-tu, peste d'étourdi, quand ce Barbier est entré ici ?

L'ÉVEILLÉ

Monsieur, j'étais ah, aah, ah...

BARTHOLO

À machiner quelque espièglerie sans doute ? Et tu ne l'as pas vu ?

L'ÉVEILLÉ

Sûrement je l'ai vu ; puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit ; et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl... Ah, ah, aah...

BARTHOLO, le contrefait.

Rien qu'en l'en entendant !... Où donc est ce vaurien de la Jeunesse ? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance ! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

Scène VII

Les acteurs précédents.
(La Jeunesse arrive en vieillard avec une
canne en béquille ; il éternue plusieurs fois.)

L'ÉVEILLÉ, *toujours bâillant.*

La Jeunesse ?

BARTHOLO

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE

Voilà plus de cinquante... cinquante fois... dans un moment (*Il éternue*).
Je suis brisé.

BARTHOLO

Comment ! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez
Rosine, et vous ne me dites pas que ce Barbier...

L'ÉVEILLÉ, *continuant de bâiller.*

Est-ce que c'est quelqu'un donc Monsieur Figaro ? Aah, ah...

BARTHOLO

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant comme un sot.*

Moi... Je m'entends !...

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Eh mais Monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice ?

BARTHOLO

De la justice ! C'est bon entre vous autres misérables, la justice ! Je suis
votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais pardi, quand une chose est vraie...

BARTHOLO

Quand une chose est vraie ! si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends
bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-
là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO

Sors donc, pauvre homme de bien. *(Il les contrefait.)* Et t'chi et t'cha ; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE

Ah, Monsieur, je vous jure que, sans Mademoiselle, il n'y aurait... il n'y aurait pas moyen de rester dans la maison.

(Il sort en éternuant.)

BARTHOLO

Dans quel état ce Figaro les a mis tous ! Je vois ce que c'est : le maraud voudrait me payer mes cent écus sans bourse délier...

Scène VIII

Bartholo, Don Bazile, Figaro caché dans le cabinet, paraît de temps en temps, et les écoute.

BARTHOLO *continue.*

Ah ! Don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique ?

BAZILE

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE

J'étais sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO

Pour vous ?

BAZILE

Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO

Parlez bas. Celui qui faisait chercher Rosine dans tout Madrid ?

Bazile

Il loge à la grande place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

BAZILE

Si c'était un particulier, on viendrait à bout de l'écarter.

BARTHOLO

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé...

BAZILE

Bone Deus ! Se compromettre ! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure ; et pendant la fermentation calomnier à dire d'experts ; *concedo.*

BARTHOLO

Singulier moyen de se défaire d'un homme !

BAZILE

La calomnie, Monsieur ? Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse !... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *Pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élanche, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate, et tonne ; et devient, grâce au Ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ?

BARTHOLO

Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile ? Et quel rapport ce *piano crescendo* peut-il avoir à ma situation ?

BAZILE

Comment quel rapport ? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO

D'approcher ? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce comte existe.

BAZILE

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO

Et à qui tient-il, Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE

Oui, mais vous avez lésiné sur les frais ; et dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, **lui donnant de l'argent.**

Il faut en passer par où vous voulez : mais finissons.

BAZILE

Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé ; c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile ?

BAZILE

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO l'accompagne.

Serviteur.

BAZILE

Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

Scène IX

FIGARO, *seul, sortant du cabinet.*

Oh ! la bonne précaution ! Ferme, ferme la porte de la rue, et moi je vais la rouvrir au comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile ! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile ! il médirait qu'on ne le croirait pas.

Scène X

Rosine accourant. Figaro.

ROSINE

Quoi ! vous êtes encore là, monsieur Figaro ?

FIGARO

Très heureusement pour vous, Mademoiselle. Votre tuteur et votre maître de musique, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE

Et vous les avez écoutés, monsieur Figaro ? Mais savez-vous que c'est fort mal ?

FIGARO

D'écouter ? C'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE

Ah ! grands Dieux !

FIGARO

Ne craignez rien ; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE

Le voici qui revient ; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(Figaro s'enfuit.)

Scène XI

Bartholo, Rosine.

ROSINE

Vous étiez ici avec quelqu'un, Monsieur ?

BARTHOLO

Don Bazile que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que ç'eût été monsieur Figaro.

ROSINE

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO

Je voudrais bien savoir ce que ce Barbier avait de si pressé à vous dire ?

ROSINE

Faut-il parler sérieusement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO

Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il était chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE

Et de qui, s'il vous plaît ?

BARTHOLO

Oh, de qui ! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi ? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE *à part.*

Il n'en a pas manqué une seule. *(Haut.)* Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO, *regarde les mains de Rosine.*

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il serait assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi. Point du tout ; mais votre doigt encore taché d'encre ! Hein ? rusée Signora !

ROSINE, *à part.*

Maudit homme !

BARTHOLO *lui tenant toujours la main.*

Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

ROSINE

Ah ! sans doute... La belle preuve !... Finissez-donc, Monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie ; et l'on m'a toujours dit qu'il fallait aussitôt tremper dans l'encre : c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO

C'est ce que vous avez fait ? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avait six feuilles ; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE *à part.*

Oh imbécile !

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq...

ROSINE

La sixième...

BARTHOLO

Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, *baissant les yeux.*

La sixième ? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO

À la petite Figaro ? Et la plume qui était toute neuve ; comment est-elle devenue noire ? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro ?

ROSINE

(À part.) Cet homme a un instinct de jalousie !... *(Haut.)* Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO

Que cela est édifiant ! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudrait ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité ; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE

Et qui ne rougirait pas, Monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites ?

BARTHOLO

Certes, j'ai tort ; se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour ! quoi de plus innocent ! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait ! ... *Je suis seule, on ne me voit point ; je pourrai mentir à mon aise ;* mais le bout du doigt reste noir ! la plume est tachée, le papier manque ; on ne saurait penser à tout. Bien certainement, Signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

Scène XII

Le comte, Bartholo, Rosine.

LE COMTE, en uniforme de cavalier, ayant
l'air d'être entre deux vins, et chantant :

« Réveillons-la, etc. »

BARTHOLO

Mais que nous veut cet homme ? Un soldat !
Rentrez chez vous, Signora.

LE COMTE chante : « Réveillons-la » et s'avance vers Rosine.
Qui de vous deux Mesdames, se nomme le docteur Balordo ? (À Rosine,
bas). Je suis Lindor.

BARTHOLO

Bartholo !

ROSINE, à part.

Il parle de Lindor.

LE COMTE

Balordo, Barque à l'eau, je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement
de savoir laquelle des deux... (À Rosine lui montrant un papier.) Prenez
cette lettre.

BARTHOLO

Laquelle ! Vous voyez bien que c'est moi. Laquelle ! Rentrez donc Rosine,
cet homme paraît avoir du vin.

ROSINE

C'est pour cela, Monsieur ; vous êtes seul. Une femme en impose
quelquefois.

BARTHOLO

Rentrez, rentrez ; je ne suis pas timide.

Scène XIII

Le comte, Bartholo.

LE COMTE

Oh ! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, *au comte qui serre la lettre.*

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez-là dans votre poche ?

LE COMTE

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO

Mon signalement ! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats ?

LE COMTE

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement ?

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux verrons, le regard fauve,
L'air farouche d'un algonquin...

BARTHOLO

Qu'est-ce que cela veut dire ! Êtes-vous ici pour m'insulter ? Délogez à l'instant.

LE COMTE

Déloger ! Ah, si ! que c'est mal parler ! Savez-vous lire, docteur Barbe à l'eau ?

BARTHOLO

Autre question saugrenue.

LE COMTE

Oh ! que cela ne vous fasse point de peine ; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO

Comment cela ?

LE COMTE

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment ? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO

Oser comparer un maréchal !...

LE COMTE

Air : *Vive le Vin.*

Sans chanter.

Non, Docteur, je ne prétends pas,
Que notre art obtienne le pas
Sur Hippocrate et sa brigade
Votre savoir, mon camarade,
En est d'un succès plus général ;
Car s'il n'emporte point le mal
Il emporte au moins le malade.
C'est-il poli ce que je vous dis là ?

BARTHOLO

Il vous sied bien, manipulateur ignorant, de ravalier ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts !

LE COMTE

Utile tout à fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO

On voit bien, malappris ! que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE

Parler à des chevaux ! Ah, docteur ! Pour un docteur d'esprit... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler ; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO

Sans les guérir, n'est-ce pas ?

LE COMTE

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne ?

LE COMTE

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'Amour !

BARTHOLO

Enfin, que voulez-vous ? que demandez-vous ?

LE COMTE, *feignant une grande colère.*

Eh bien donc, il s'enflamme ! Ce que je veux ? Est-ce que vous ne le voyez pas ?

Scène XIV

Rosine, le comte, Bartholo.

ROSINE, *accourant.*

Monsieur le soldat, ne vous emportez point, de grâce. (*À Bartholo.*) Parlez-lui doucement, monsieur, un homme qui déraisonne...

LE COMTE

Vous avez raison ; il déraisonne, lui ; mais nous sommes raisonnables, nous ! Moi poli, et vous jolie... enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE

Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat ?

LE COMTE

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE

J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement... Mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO

Rien que cela ?

LE COMTE

Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal des logis vous écrit.

BARTHOLO

Voyons. (*Le comte cache la lettre, et lui donne un autre papier.*) (*Bartholo lit.*) « Le docteur » Bartholo, recevra, nourrira, hébergera, couchera...

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO

Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, dit l'Écolier, cavalier au régiment...

ROSINE

C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO *vivement à Rosine.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE COMTE

Et bien, ai-je tort à présent, Docteur Barbaro ?

BARTHOLO

On dirait que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manières possibles ; allez au diable, Barbaro ! Barbe à l'eau ! et dites à votre impertinent Maréchal des logis, que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

Ô Ciel ! fâcheux contretemps !

BARTHOLO

Ah, ah ! notre ami, cela vous contrarie et vous dégrise un peu ? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai pensé me trahir. (*Haut.*) Décamper ! Si vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse peut-être ? Décamper ! Montrez-moi votre brevet d'exemption quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt...

BARTHOLO

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place.*

Ah ! ma belle Rosine !

ROSINE

Quoi, Lindor, c'est vous ?

LE COMTE

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber.

(Il s'approche.)

BARTHOLO

Doucement, doucement, Seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE

Elle est votre femme ?

BARTHOLO

Eh quoi donc ?

LE COMTE

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel : il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO lit un parchemin.

« Sur les bons et fidèles témoignages qui nous ont été rendus... »

LE COMTE donne un coup de main sous
les parchemins qui les envoie au plancher.

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage ?

BARTHOLO

Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez.

LE COMTE

Bataille ? Ah volontiers, bataille ! c'est mon métier à moi (Montrant son pistolet de ceinture) et voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, Madame ?

ROSINE

Ni ne veux en voir.

LE COMTE

Rien n'est pourtant aussi gai que bataille ; figurez-vous (Poussant le docteur) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, et les amis de l'autre. (À Rosine en lui montrant la lettre). Sortez le mouchoir. (Il crache à terre.) Voilà le ravin, cela s'entend.

ROSINE tire son mouchoir ; le comte
laisse tomber sa lettre entre elle et lui.

BARTHOLO se baissant.

Ah, ah !...

LE COMTE *la reprend et dit.*

Tenez... moi qui allais vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrète en vérité ! ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche ?

BARTHOLO

Donnez, donnez.

LE COMTE

Dulciter, papa ! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe était tombée de la vôtre ?...

ROSINE, *avance la main.*

Ah ! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. (*Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.*)

BARTHOLO

Sortez-vous enfin ?

LE COMTE

Eh bien, je sors : adieu, Docteur ; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes ; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO

Allez toujours ; si j'avais ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE

Sur la mort ? N'êtes-vous pas médecin ? vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (*Il sort.*)

Scène XV

Bartholo, Rosine.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Il est enfin parti (*À part.*) Dissimulons.

ROSINE

Convenez pourtant, Monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat. À travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO

Heureux, m'amour d'avoir pu nous en délivrer ! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

ROSINE

Quel papier ?

BARTHOLO

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE

Bon ! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui était tombée de ma poche.

BARTHOLO

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE

Je l'ai très bien reconnue.

BARTHOLO

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE

Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO *montrant la pochette.*

Tu l'as mise là.

ROSINE

Ah, ah ! par distraction.

BARTHOLO

Ah sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, à part.

Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO

Donne-donc, mon cœur.

ROSINE

Mais quelle idée avez-vous en insistant, Monsieur ? Est-ce encore quelque méfiance ?

BARTHOLO

Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas le montrer ?

ROSINE

Je vous répète, Monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée ; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO

Je ne vous entends pas !

ROSINE

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés ? Si c'est jalousie, elle m'insulte ; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO

Comment révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'était pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO

De quelle offense parlez-vous ?

ROSINE

C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO

De la femme ?

ROSINE

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne ?

BARTHOLO

Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant : mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO

Qui ne vous recevra point.

ROSINE

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO

Nous ne sommes pas ici en France où l'on donne toujours raison aux femmes : mais pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE *pendant qu'il y va.*

Ah Ciel ! que faire ? Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre.

(Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.)

BARTHOLO, *revenant.*

Ah ! j'espère maintenant la voir.

ROSINE

De quel droit, s'il vous plaît ?

BARTHOLO

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.*

Madame ! Madame !...

ROSINE *tombe sur un fauteuil, et feint de se trouver mal.*

Ah ! quelle indignité !...

BARTHOLO

Donnez cette lettre, ou craignez ma colère.

ROSINE *renversée.*

Malheureuse Rosine !

BARTHOLO

Qu'avez-vous donc ?

ROSINE

Quel avenir affreux !

BARTHOLO

Rosine !

ROSINE

J'étouffe de fureur.

BARTHOLO

Elle se trouve mal.

ROSINE

Je m'affaiblis, je meurs.

BARTHOLO, *lui tâte le pouls, et dit à part.*

Dieux ! la lettre ! Lisons-la sans qu'elle en soit instruire. *(Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre, qu'il tâche de lire en se tournant un peu.)*

ROSINE *toujours renversée.*

Infortunée ! ah !...

BARTHOLO *lui quitte le bras, et dit à part.*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

ROSINE

Ah pauvre Rosine !

BARTHOLO

L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques.

(Il lit par-derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête et se remet sans parler.)

BARTHOLO *à part.*

Ô Ciel ! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude ! Comment l'apaiser maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue.

(Il fait semblant de la soutenir, et remet la lettre dans la pochette.)

ROSINE *soupire.*

Ah !...

BARTHOLO

Eh bien ! ce n'est rien, mon enfant, un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a seulement pas varié.

(Il va prendre un flacon sur la console.)

ROSINE *à part.*

Il a remis la lettre ! fort bien.

BARTHOLO

Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE

Je ne veux rien de vous ; laissez-moi.

BARTHOLO

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

ROSINE

Il s'agit bien du billet ! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts ; et tu me vois à tes pieds prêt à les réparer.

ROSINE

Oui pardon, lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO,

Qu'elle soit d'un autre ou de lui ; je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE, *lui présentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO

Cet honnête procédé dissiperait mes soupçons, si j'étais assez malheureux pour en conserver.

ROSINE

Lisez-la donc, Monsieur.

BARTHOLO *se retire.*

À Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure !

ROSINE

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO

Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du pied ; n'y viens-tu pas aussi ?

ROSINE

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO

Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvais m'aimer, ah ! comme tu serais heureuse !

ROSINE *baissant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah ! comme je vous aimerais !

BARTHOLO

Je te plairai, je te plairai ; quand je te dis que je te plairai ! *(Il sort.)*

Scène XVI

ROSINE *le regarde aller.*

Ah Lindor ! Il dit qu'il me plaira !... Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*Elle lit et s'écrie.*) Ah !... j'ai lu trop tard ; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur : j'en avais une si bonne ! et je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissais jusqu'aux yeux. Ah ! mon tuteur a raison. Je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion. Mais un homme injuste parviendrait à faire une rusée de l'innocence même.

Acte III

Scène première

BARTHOLO, *seul et désolé.*

Quelle humeur ! quelle humeur ! Elle paraissait apaisée... Là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de Don Bazile ! Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... *(On heurte à la porte.)* Faites tout au monde pour plaire aux femmes ; si vous omettez un seul petit point je dis un seul... *(On heurte une seconde fois.)* Voyons qui c'est.

Scène II

Bartholo, le comte *en bachelier*.

LE COMTE

Que la paix et la joie habitent toujours céans !

BARTHOLO **brusquement**.

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous ?

LE COMTE

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier, licencié...

BARTHOLO

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE

... élève de Don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTHOLO

Bazile ! organiste ! qui a l'honneur ! Je le sais ! au fait.

LE COMTE

(**À part.**) Quel homme ! (**Haut.**) un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO

Garder le lit ! Bazile ! Il a bien fait d'envoyer, je vais le voir à l'instant.

LE COMTE

(**À part.**) Oh diable ! (**Haut.**) Quand je dis le lit, Monsieur, c'est... la chambre que j'entends.

BARTHOLO

Ne fût-il qu'incommodé ! marchez devant, je vous suis.

LE COMTE **embarrassé**.

Monsieur, j'étais chargé... Personne ne peut-il nous entendre ?

BARTHOLO

(**À part.**) C'est quelque fripon. (**Haut.**) Eh non, monsieur le mystérieux ! parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE

(**À part.**) Maudit vieillard ! (**Haut.**) Don Bazile m'avait chargé de vous apprendre...

BARTHOLO

Parlez haut, je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah ! volontiers... Que le comte Almaviva, qui restait à la grande place...

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas ; parlez bas !

LE COMTE, *plus haut.*

... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO

Bas ; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

... Était en cette ville, et que j'ai découvert que la Signora Rosine lui a écrit...

BARTHOLO

Lui a écrit ? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure ! Tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine...

LE COMTE, *fièrement.*

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avait prié de vous montrer sa lettre ; mais la manière dont vous prenez les choses...

BARTHOLO

Eh mon Dieu ! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas.

LE COMTE

Vous êtes sourd d'une oreille avez-vous dit.

BARTHOLO

Pardon, pardon, Seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur ; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien ! vous avez la lettre ?

LE COMTE

À la bonne heure sur ce ton, Monsieur ! Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO

Eh ! qui voulez-vous ? Tous mes valets sur les dents ! Rosine enfermée de fureur ! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer...

(Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.)

LE COMTE

Je me suis enferré de dépit. Garder la lettre à présent ! il faudra m'enfuir : autant vaudrait n'être pas venu... La lui montrer !... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO, *revient sur la pointe du pied.*

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avais décachetée... Voyons donc la sienne.

LE COMTE, *lui remet la lettre de Rosine.*

La voici. (*à part.*) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO, *lit.*

« *Depuis que vous m'avez appris votre nom et votre état...* ». Ah, la perfide ! c'est bien là sa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO

Quelle obligation, mon cher !...

LE COMTE

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement Don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO

Avec un homme de loi, pour mon mariage ?

LE COMTE

Vous aurais-je arrêté sans cela ? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste...

BARTHOLO

Elle résistera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.*

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, et s'il le faut, (*plus mystérieusement.*) j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une

femme à qui le comte l'a sacrifiée, vous sentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur le champ...

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie ! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile !... Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne serait-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

LE COMTE *réprime un grand mouvement de joie.*

C'était assez l'avis de Don Bazile. Mais comment faire ? il est tard... au peu de temps qui reste...

BARTHOLO

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres opposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie. Si elle va se douter...

BARTHOLO

Présenté par moi, quelle apparence ! Vous avez plus l'air d'un amant déguisé, que d'un ami officieux.

LE COMTE

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne ferait que vous voir... son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO

Avant l'instant décisif ? Elle perdrait tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

Scène III

LE COMTE, *seul*.

Me voilà sauvé. Ouf ! que ce diable d'homme est rude à manier ! Figaro le connaît bien. Je me voyais mentir ; cela me donnait un air plat et gauche ; et il a des yeux !... Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étais éconduit comme un sot. Ô ciel ! on dispute là-dedans. Si elle allait s'obstiner à ne pas venir ! Écoutons... Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. *(Il retourne écouter.)* La voici ; ne nous montrons pas d'abord. *(Il entre dans le Cabinet.)*

Scène IV

Le comte, Rosine, Bartholo.

ROSINE avec une colère simulée.

Tout ce que vous direz est inutile Monsieur, j'ai pris mon parti ; je ne veux plus entendre parler de Musique.

BARTHOLO

Écoute donc, mon enfant ; c'est le Seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de Don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins... La Musique te calmera, je t'assure.

ROSINE

Oh ! pour cela, vous pouvez vous en détacher : si je chante ce soir !... Où donc est-il ce maître que vous craignez de renvoyer ? Je vais, en deux mots, lui donner son compte, et celui de Bazile. (Elle aperçoit son amant : elle fait un cri.) Ah !...

BARTHOLO

Qu'avez-vous ?

ROSINE, les deux mains sur son cœur, avec un grand trouble.

Ah ! mon Dieu, Monsieur... Ah mon Dieu, Monsieur...

BARTHOLO

Elle se trouve encore mal ! Seigneur Alonzo !

ROSINE

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah !...

LE COMTE

Le pied vous a tourné, Madame ?

ROSINE

Ah ! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fais un mal horrible.

LE COMTE

Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, regardant le comte.

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO

Un siège, un siège. Et pas un fauteuil ici ?

(Il va le chercher.)

LE COMTE

Ah Rosine !

ROSINE

Quelle imprudence !

LE COMTE

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO *apporte un fauteuil.*

Tiens, Mignonne, assieds-toi. Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir, ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au comte.*

Non, attendez ; ma douleur est un peu apaisée. (*À Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, Monsieur : je veux vous imiter, en réparant sur le champ...

BARTHOLO

Oh ! le bon petit naturel de femme ! Mais après une pareille émotion mon enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, *au comte.*

Un moment, de grâce ! (*À Bartholo.*) Je croirai, Monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part à Bartholo.*

Ne la contrarions pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO

Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là, tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE

Non, Monsieur : je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO

Je t'assure que ce soir, elle m'enchantera.

ROSINE, *au comte, à part.*

Je suis au supplice.

LE COMTE, *prenant un papier de musique sur le pupitre.*

Est-ce là ce que vous voulez chanter, Madame ?

ROSINE

Oui, c'est un morceau très agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO

Toujours la Précaution inutile ?

LE COMTE

C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du Printemps d'un genre assez vif. Si Madame veut l'essayer...

ROSINE, *regardant le comte.*

Avec grand plaisir : un tableau du Printemps me ravit ; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquiert un plus haut degré de sensibilité : comme un esclave enfermé depuis longtemps, goûte avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au comte.*

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas.*

Et sentez-vous l'application ?

BARTHOLO

Parbleu ! *(Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.)*

ROSINE *chante.*

Quand, dans la plaine,
L'amour ramène
Le Printemps,
Si chéri des amants ;
Tout reprend l'être,
Son feu pénètre
Dans les fleurs
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux

Sortir des hameaux ;
Dans tous les coteaux,
Les cris des agneaux
Retentissent ;
Ils bondissent ;
Tout fermente ;
Tout augmente ;
Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent ;
Les chiens fidèles
Veillent sur elles ;
Mais Lindor enflammé,
Ne songe guère
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa bergère.

Même Air

Loin de sa mère,
Cette Bergère
Va chantant,
Où son Amant l'attend.
Par cette ruse,
L'amour l'abuse ;
Mais chanter,
Sauve-t-il du danger ?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiseaux,
Ses charmes naissants,
Ses quinze ou seize ans,
Tout l'excite ;
Tout l'agite ;
La pauvrete
S'inquiète ;
De sa retraite,
Lindor la guette ;
Elle s'avance ;
Lindor s'élance ;
Il vient de l'embrasser :
Elle, bien aise,
Feint de se courroucer,
Pour qu'on l'apaise.

Petite Reprise

Les soupirs,
Les soins, les promesses,
Les vives tendresses,
Les plaisirs,
Le fin badinage,
Sont mis en usage ;
Et bientôt la Bergère,
Ne sent plus de colère.
Si quelque jaloux
Trouble un bien si doux,
Nos amants d'accord,
Ont un soin extrême...
... De voiler leur transport ;
Mais quand on s'aime,
La gêne ajoute encor
Au plaisir même.

En l'écoutant Bartholo s'est assoupi. Le comte pendant la petite reprise, se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine l'affaiblit et finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot extrême. L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse, affaiblit son jeu et se tait avec elle. L'absence du bruit qui avait endormi Bartholo le réveille. Le comte se relève, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répète, le même jeu recommence, etc.

LE COMTE

En vérité, c'est un morceau charmant, et Madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE

Vous me flattez, Seigneur ; la gloire est toute entière au maître.

BARTHOLO, bâillant.

Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, et sitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes !

(Il se lève et pousse le fauteuil.)

ROSINE, bas au comte.

Figaro ne vient point.

LE COMTE

Filons le temps.

BARTHOLO

Mais, bachelier, je l'ai déjà dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes aria, qui vont en haut, en bas en roulant, hi, ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements ? Là, de ces petits airs qu'on chantait dans ma jeunesse, et que chacun retenait facilement ? J'en savais autrefois... Par exemple...

(Pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux comme les vieillards.)

Veux-tu, ma Rosinette,

Faire emplette

Du roi des maris ?... *(Au comte en riant.)*

Il y a Fanchonnette dans la chanson ; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah ! Fort bien ? pas vrai ?

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah ! Oui, tout au mieux.

Scène V

Figaro *dans le fond*, Rosine,
Bartholo, le comte.

BARTHOLO *chante.*

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette,
Du roi des maris ?
Je ne suis point Tircis ;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix ;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(Il répète la reprise en dansant. Figaro derrière lui, imite ses mouvements)

Je ne suis point Tircis, etc.

(Apercevant Figaro.) Ah ! Entrez, Monsieur le Barbier ; avancez, vous êtes charmant !

FIGARO *salue.*

Monsieur il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois ; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. *(À part au comte.)* Bravo, Monseigneur.

(Pendant toute cette scène, le comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine, mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les acteurs, étranger au débat du docteur et de Figaro.)

BARTHOLO

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison ?

FIGARO

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête ; mais, sans compter les soins quotidiens, Monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO

Votre zèle n'attend pas ! Que direz-vous, Monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille, et dort tout éveillé ? et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle ! que leur direz-vous ?

FIGARO

Ce que je leur dirai ?

BARTHOLO

Oui !

FIGARO

Je leur dirai... Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue : Dieu vous bénisse ; et va te coucher à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, Monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO

Vraiment non ; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiraient, si je voulais y entendre. Est-ce par zèle aussi, que vous avez empaqueté les yeux de ma mule ; et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue ?

FIGARO

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO

Que je le trouve sur le mémoire !... On n'est pas de cette extravagance-là !

FIGARO

Ma foi, Monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois pas de profit je veux au moins du plaisir ; et vive la joie. Qui fait si le monde durera encore trois semaines !

BARTHOLO

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts, sans lanterner, je vous en avertis.

FIGARO

Doutez-vous de ma probité, Monsieur ? Vos cent écus ! J'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un seul instant.

BARTHOLO

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés ?

FIGARO

Quels bonbons ? que voulez-vous dire ?

BARTHOLO

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO

Diable emporte si...

ROSINE, l'interrompant.

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, Monsieur Figaro ?
Je vous l'avais recommandé.

FIGARO

Ah ah ! Les bonbons de ce matin ? Que je suis bête moi ! j'avais perdu tout
cela de vue... Oh ! excellents, Madame, admirables.

BARTHOLO

Excellents ! Admirables ! Oui sans doute, monsieur le Barbier, revenez sur
vos pas ! Vous faites là un joli métier, Monsieur !

FIGARO

Qu'est-ce qu'il a donc, Monsieur ?

BARTHOLO

Et qui vous sera une belle réputation, Monsieur !

FIGARO

Je la soutiendrai, Monsieur.

BARTHOLO

Dites que vous la supporterez, Monsieur.

FIGARO

Comme il vous plaira, Monsieur.

BARTHOLO

Vous le prenez bien haut, Monsieur ! Sachez que quand je dispute avec un
fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO lui tourne le dos.

Nous différons en cela, Monsieur ; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO

Hein ? qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier ?

FIGARO

C'est que vous croyez avoir affaire à quelque Barbier de village, et qui ne
fait manier que le rasoir ? Apprenez, Monsieur, que j'ai travaillé de la plume
à Madrid, et que sans les envieux...

BARTHOLO

Eh ! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession ?

FIGARO

On fait comme on peut ; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO

Me mettre à votre place ! Ah ! parbleu, je dirais de belles sottises !

FIGARO

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal ; je m'en rapporte à votre confrère qui est là rêvassant...

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je... je ne suis pas le confrère de Monsieur.

FIGARO

Non ? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colère.*

Enfin, quel sujet vous amène ? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à Madame ? Parlez, faut-il que je me retire ?

FIGARO

Comme vous rudoyez le pauvre monde ! Eh ! parbleu, Monsieur, je viens vous raser, voilà tout : n'est-ce pas aujourd'hui votre jour ?

BARTHOLO

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO

Ah ! oui, revenir ! toute la garnison prend médecine demain matin ; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre ! Monsieur passe-t-il chez lui ?

BARTHOLO

Non, Monsieur ne passe point chez lui. Et mais... qui empêche qu'on ne rase ici ?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête ! Et pourquoi pas dans mon appartement ?

BARTHOLO

Tu te fâches ? pardon, mon enfant, tu vas achever de prendre ta leçon ; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas au comte.*

On ne le tirera pas d'ici ! (*Haut.*) Allons, l'Éveillé ; la Jeunesse ; le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monsieur.

BARTHOLO

Sans doute appelez-les ! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher !

FIGARO

Eh bien ! j'irai tout chercher. N'est-ce pas dans votre chambre ? (*Bas au comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clés et dit par réflexion :*

Non, non, j'y vais moi-même. (*bas au comte en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

Scène VI

Figaro, le comte, Rosine.

FIGARO

Ah !! que nous l'avons manqué belle ! il allait me donner le trousseau. La clé de la jalousie n'y est-elle pas ?

ROSINE

C'est la plus neuve de toutes.

Scène VII

Bartholo, Figaro, le comte,
Rosine.

BARTHOLO, *revenant.*

(À part.) Bon ! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit Barbier.
(À Figaro) Tenez. *(Il lui donne le trousseau.)* Dans mon cabinet, sous mon bureau ; mais ne touchez à rien.

FIGARO

La peste ! il y ferait bon, méfiant comme vous êtes ! *(À part en s'en allant.)*
Voyez comme le Ciel protège l'innocence !

Scène VIII

Bartholo, le comte, Rosine.

BARTHOLO, *bas au comte.*

C'est le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO

Tout considéré, j'ai pensé qu'il était plus prudent de l'envoyer dans ma chambre que de le laisser avec elle.

LE COMTE

Ils n'auraient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE

Il est bien poli, Messieurs, de parler bas sans cesse. Et ma leçon ?

(Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.)

BARTHOLO *criant.*

Qu'est-ce que j'entends donc ! Le cruel Barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, et les plus belles pièces de mon nécessaire !... **(Il court dehors.)**

Scène IX

Le comte, Rosine.

LE COMTE

Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure, Madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

ROSINE

Ah ! Lindor !

LE COMTE

Je puis monter à votre jalousie ; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

Scène X

Rosine, Bartholo, Figaro,
le comte.

BARTHOLO

Je ne m'étais pas trompé ; tout est brisé, fracassé.

FIGARO

Voyez le grand malheur pour tant de train ! On ne voit goutte sur l'escalier.
(Il montre la clé au comte.) Moi, en montant, j'ai accroché une clé...

BARTHOLO

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clé ! L'habile homme !

FIGARO

Ma foi, Monsieur, cherchez en un plus subtil.

Scène XI

Les acteurs précédents,
Don Bazile.

ROSINE effrayée (à part.)

Don Bazile !...

LE COMTE, à part.

Juste ciel !

FIGARO, à part.

C'est le diable !

BARTHOLO, va au-devant de lui.

Ah ! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites ? En vérité le Seigneur Alonzo m'avait fort effrayé sur votre état ; demandez-lui, je partais pour vous aller voir, et s'il ne m'avait point retenu...

BAZILE, étonné.

Le Seigneur Alonzo ?

FIGARO, frappe du pied.

Eh quoi ! toujours des accrocs ? Deux heures pour une méchante barbe...
Chienne de pratique !

BAZILE, regardant tout le monde.

Me serez-vous bien le plaisir de me dire, Messieurs ?...

FIGARO

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE

Mais encore faudrait-il...

LE COMTE

Il faudrait vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à Monsieur quelque chose qu'il ignore ? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, plus étonné.

La leçon de musique ! Alonzo !...

ROSINE, *à part à Bazile.*

Eh ! taisez-vous.

BAZILE

Elle aussi !

LE COMTE, *bas à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à part à Bazile.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève ; vous gêneriez tout.

BAZILE

Ah ! ah !

BARTHOLO, *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, *stupéfait.*

Que mon élève !... (*Bas.*) Je venais pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit ?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment !

LE COMTE, *bas.*

Moi, sans doute : écoutez seulement.

ROSINE, *bas à Bazile.*

Est-il si difficile de vous taire ?

FIGARO, *bas à Bazile.*

Hum ! Grand escogriffe ! Il est sourd !

BAZILE, *à part.*

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici ? Tout le monde est dans le secret !

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien, Bazile, votre homme de loi ?

FIGARO

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, à Bazile.

Un mot : dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi ?

BAZILE, effaré.

De l'homme de loi ?

LE COMTE, souriant.

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi ?

BAZILE, impatienté.

Eh ! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, à Bartholo, à part.

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? Renvoyez-le.

BARTHOLO, bas, au comte.

Vous avez raison. (À Bazile.) Mais quel mal vous a donc pris si subitement ?

BAZILE, en colère.

Je ne vous entends pas.

LE COMTE lui met à part une bourse dans la main.

Oui : Monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes ?

FIGARO

Il est pâle comme un mort !

BAZILE

Ah ! je comprends...

LE COMTE

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO

Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher.

BARTHOLO

D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE

Pourquoi donc êtes-vous sorti ? On dit que cela se gagne. Allez vous coucher.

BAZILE, *au dernier étonnement.*

Que j'aïlle me coucher ?

Tous les acteurs ensemble

Eh ! sans doute.

BAZILE *les regardant tous.*

En effet, Messieurs, je crois que je ne serai pas mal de me retirer ; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO

À demain, toujours : si vous êtes mieux.

LE COMTE

Bazile, je serai chez vous de très bonne heure.

FIGARO

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE

Bonsoir, Monsieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte si j'y comprends rien ! et sans cette bourse...

TOUS

Bonsoir, Bazile, bonsoir.

BAZILE, *en s'en allant.*

Eh bien ! bonsoir donc, bonsoir.

(Ils l'accompagnent tous en riant.)

Scène XII

Les acteurs précédents, *excepté* Bazile.

BARTHOLO, *d'un ton important.*

Cet homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE

Il a les yeux égarés.

LE COMTE

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO

Avez-vous vu comme il parlait tout seul ? Ce que c'est que de nous ! (*À Bartholo.*) Ah ça, vous décidez-vous, cette fois ? (*Il lui pousse un fauteuil très loin du comte et lui présente le linge.*)

LE COMTE

Avant de finir, Madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche et lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais ! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, *bas à Rosine.*

Nous avons la clé de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir ? Si c'était une leçon de danse, on vous passerait d'y regarder ; mais du chant !... ah ! ah !

BARTHOLO

Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.

Il rapproche sa tête.

BARTHOLO

Ne frottez donc pas.

FIGARO

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort ?

Bartholo prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment et va derrière les amants écouter leur conversation.

LE COMTE, *bas à Rosine.*

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici.

FIGARO, *de loin pour avertir.*

Hem !... hem !...

LE COMTE

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile !

ROSINE, *effrayée.*

Ah !

BARTHOLO

Fort bien Madame, ne vous gênez pas. Comment ! sous mes yeux même, en ma présence on m'ose outrager de la sorte !

LE COMTE

Qu'avez-vous donc, Seigneur ?

BARTHOLO

Perfide Alonzo !

LE COMTE

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que Mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE

Sa femme ! Moi ! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable !

BARTHOLO

Ah ! qu'est-ce que j'entends !

ROSINE

Oui, je le dis tout haut ; je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice.

(Rosine sort.)

Scène XIII

Bartholo, Figaro, le comte.

BARTHOLO

La colère me suffoque.

LE COMTE

En effet, Seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO

Oui, une jeune femme, et un grand âge ; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO

Comment ! lorsque je les prends sur le fait ! Maudit Barbier ! il me prend des envies...

FIGARO

Je me retire, il est fou.

LE COMTE

Et moi aussi ; d'honneur il est fou.

FIGARO

Il est fou, il est fou... (Ils sortent.)

Scène XIV

BARTHOLO, *seul, les poursuit.*

Je suis fou ! Infâmes suborneurs ! Émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous... Je suis fou !... Je les ai vus comme je vois ce pupitre... et me soutenir effrontément !... Ah ! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Holà, quelqu'un... Ah ! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit ! il y a de quoi perdre l'esprit !

Pendant l'entracte, le théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage, et l'orchestre joue celui qui est gravée dans le Recueil de la Musique du Barbier.

Acte IV

Scène première

Le théâtre est obscur.

BARTHOLO, DON BAZILE, une lanterne de papier à la main.

BARTHOLO

Comment, Bazile, vous ne le connaissez pas, ce que vous dites est-il possible ?

BAZILE

Vous m'interrogeriez cent fois que je vous ferais toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourrait que ce fût le comte lui-même.

BARTHOLO

Quelle apparence ? Mais à propos de ce présent. Eh ! pourquoi l'avez-vous reçu ?

BAZILE

Vous aviez l'air d'accord ; je n'y entendais rien et dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or me paraît toujours un argument sans réplique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre...

BARTHOLO

J'entends, est bon...

BAZILE

À garder.

BARTHOLO, *surpris.*

Ah ! ah !

BAZILE

Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait : à quoi vous arrêtez-vous ?

BARTHOLO

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder ?

BAZILE

Ma foi non, docteur. En toute espèce de biens, posséder est peu de chose ; c'est jouir qui rend heureux : mon avis est, qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO

Vous craindriez les accidents ?

BAZILE

Eh eh, Monsieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferais point violence à son cœur.

BARTHOLO

Votre Valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE

Il y va de la vie ? Épousez, docteur, épousez.

BARTHOLO

Ainsi ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE

Adieu donc. Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO

Vous avez raison.

BAZILE

La calomnie, docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir-là.

BARTHOLO

Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE

Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO

Pourquoi pas plus tôt ?

BAZILE

Impossible ; le Notaire est retenu.

BARTHOLO

Pour un mariage ?

BAZILE

Oui chez le Barbier Figaro ; c'est sa nièce qu'il marie.

BARTHOLO

Sa nièce ? il n'en a pas.

BAZILE

Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO

Ce drôle est du complot ; que diable !

BAZILE

Est-ce que vous penseriez ?...

BARTHOLO

Ma foi ces gens-là sont si alertes ! Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE

Il pleut, il fait un temps du diable ; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc ?

BARTHOLO

Je vous reconduis ; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro ! Je suis seul ici.

BAZILE

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO

Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout, je vous attends, je veille ; et vienne qui voudra, hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

Scène II

ROSINE, seule, sortant de sa chambre.

Il me semblait avoir entendu parler. Il est minuit sonné ; Lindor ne vient point ! Ce mauvais temps même était propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne... Ah ! Lindor ! si vous m'aviez trompée !... Quel bruit entends-je ?... Dieux ! c'est mon tuteur. Rentrons.

Scène III

Rosine, Bartholo.

BARTHOLO *rentre avec de la lumière.*

Ah ! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement...

ROSINE

Je vais me retirer.

BARTHOLO

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, et j'ai des choses très pressées à vous dire.

ROSINE

Que me voulez-vous, Monsieur ? N'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour ?

BARTHOLO

Rosine, écoutez-moi ?

ROSINE

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO

Un moment, de grâce.

ROSINE *à part.*

S'il allait venir !

BARTHOLO *lui montre sa lettre.*

Connaissez-vous cette lettre ?

ROSINE *la reconnaît.*

Ah ! grands Dieux !...

BARTHOLO

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire de reproches : à votre âge on peut s'égarer ; mais je suis votre ami ; écoutez-moi.

ROSINE

Je n'en puis plus.

BARTHOLO

Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva...

ROSINE *étonnée.*

Au comte Almaviva !

BARTHOLO

Voyez quel homme affreux est ce comte : aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée ; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE

Le comte Almaviva !...

BARTHOLO

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule ; mais apprenez dans quel piège on vous attirait. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis ! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, cet élève supposé de Bazile qui porte un autre nom et n'est que le vil agent du comte, allait vous entraîner dans un abîme, dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE *accablée.*

Quelle horreur !... quoi Lindor !... quoi ce jeune homme...

BARTHOLO *à part.*

Ah ! c'est Lindor.

ROSINE

C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah quelle indignité !... Il en sera puni. Monsieur, vous avez désiré de m'épouser ?

BARTHOLO

Tu connais la vivacité de mes sentiments.

ROSINE

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO

Eh bien ! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE

Ce n'est pas tout ; ô Ciel ! suis-je assez humiliée ! Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO *regardant au trousseau.*

Ah les scélérats ! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah, Monsieur ! et s'ils sont armés ?

BARTHOLO

Tu as raison ; je perdrais ma vengeance. Monte chez Marceline enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, et l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés et délivrés ! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, *au désespoir.*

Oubliez seulement mon erreur. (*À part.*) Ah ! je m'en punis assez !

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embusquer. À la fin je la tiens.

(Il sort.)

Scène IV

ROSINE, seule.

Son amour me dédommagera... Malheureuse !... (Elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.) Que faire ?... Il va venir. Je veux rester et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah ! j'en ai grand besoin Figure noble ! air doux ! une voix si tendre !... et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur ! Ah malheureuse ! malheureuse !... Ciel ! on ouvre la jalousie ! (Elle se sauve.)

Scène V

Le comte, Figaro *enveloppé d'un manteau paraît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en dehors.*

Quelqu'un s'enfuit : entrerais-je ?

LE COMTE, *en dehors.*

Un homme ?

FIGARO

Non.

LE COMTE

C'est Rosine que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO *saute dans la chambre.*

Ma foi je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre, et les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. *(Il saute à son tour.)* À nous la victoire.

FIGARO *jette son manteau.*

Nous sommes tout percés. Charmant temps, pour aller en bonne fortune ! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit ?

LE COMTE

Superbe pour un amant.

FIGARO

Oui, mais pour un confident ?... Et si quelqu'un allait nous surprendre ici ?

LE COMTE

N'es-tu pas avec moi ? J'ai bien une autre inquiétude : c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur.

FIGARO

Vous avez pour vous trois passions toutes puissantes sur le beau sexe : l'amour, la haine, et la crainte.

LE COMTE *regarde dans l'obscurité.*

Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi, pour nous unir ? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes ; elle ne doutera plus de vos sentiments.

Scène VI

Le comte, Rosine, Figaro.

LE COMTE

(Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.)

La voici. – Ma belle Rosine !...

ROSINE, d'un ton très composé.

Je commençais, Monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE

Charmante inquiétude !... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné ; mais quelque asile que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE

Monsieur, si le don de ma main n'avait pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier !

LE COMTE

Vous, Rosine ! la compagne d'un malheureux ! sans fortune, sans naissance !

ROSINE

La naissance, la fortune ! Laissons-là les jeux du hasard, et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, à ses pieds.

Ah ! Rosine ! je vous adore !...

ROSINE, indignée.

Arrêtez, malheureux !... vous osez profaner !... tu m'adores !... Va tu n'es plus dangereux pour moi ; j'attendais ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend, *(En pleurant)*, apprends que je t'aimais ; apprends que je faisais mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor ! j'allais tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, et l'indignité de cet affreux comte Almaviva, à qui tu me vendais, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma faiblesse. Connais-tu cette lettre ?

LE COMTE, vivement.

Que votre tuteur vous a remise ?

ROSINE, *fièrement*.

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE

Dieux, que je suis heureux ! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance ; et je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah, Rosine ! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement !...

FIGARO

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même...

ROSINE

Monseigneur ! Que dit-il ?...

LE COMTE *jetant son large
manteau, paraît en habit magnifique.*

Ô la plus aimée des femmes ! il n'est plus temps de vous abuser : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds, n'est point Lindor ; je suis le comte Almaviva, qui meurt d'amour, et vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE *tombe dans les bras du comte.*

Ah !...

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro !

FIGARO

Point d'inquiétude, Monseigneur : la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses ; la voilà, la voilà qui reprend ses sens ; morbleu qu'elle est belle !

ROSINE

Ah Lindor !... Ah Monsieur ! que je suis coupable ! J'allais me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE

Vous, Rosine !

ROSINE

Ne voyez que ma punition ! J'aurais passé ma vie à vous détester. Ah, Lindor ! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer ?

FIGARO *regarde à la fenêtre.*

Monseigneur, le retour est fermé ; l'échelle est enlevée.

LE COMTE

Enlevée !

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sait que vous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore.*

Monseigneur ! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du comte avec frayeur.*

Ah Lindor !...

LE COMTE, *avec fermeté.*

Rosine, vous m'aimez ! Je ne crains personne ; et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard !...

ROSINE

Non, non, grâce pour lui, cher Lindor ! Mon cœur est si plein que la vengeance ne peut y trouver place.

Scène VII

Le notaire, Don Bazile, les acteurs précédents.

FIGARO

Monseigneur, c'est notre notaire.

LE COMTE

Et l'ami Bazile avec lui !

BAZILE

Ah ! qu'est-ce que j'aperçois ?

FIGARO

Eh ! par quel hasard, notre ami...

BAZILE

Par quel accident, Messieurs...

LE NOTAIRE

Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE

Oui, Monsieur. Vous deviez unir la Signora Rosine et moi cette nuit, chez le Barbier Figaro, mais nous avons préféré cette maison pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat ?

LE NOTAIRE

J'ai donc l'honneur de parler à son Excellence monsieur le comte Almaviva ?

FIGARO

Précisément.

BAZILE, *à part.*

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout...

LE NOTAIRE

C'est que j'ai deux contrats de mariage, Monseigneur. Ne confondons point : voici le vôtre, et c'est ici celui du Seigneur Bartholo, avec la Signora... Rosine aussi ? Les Demoiselles apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom ?

LE COMTE

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin. (*Ils signent.*)

BAZILE

Mais votre Excellence... je ne comprends pas...

LE COMTE

Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et tout vous étonne.

BAZILE

Monseigneur... Mais si le docteur...

LE COMTE, *lui jetant une bourse.*

Vous faites l'enfant ! Signez-donc vite.

BAZILE, *étonné.*

Ah ! ah !...

FIGARO

Où donc est la difficulté de signer ?

BAZILE, *pesant la bourse.*

Il n'y en a plus ; mais c'est que moi quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... *(Il signe.)*

Scène VIII et dernière

Bartholo, un alcade, des alguasils, des valets
avec des flambeaux, et les acteurs précédents.

BARTHOLO voit le comte baiser la main de
Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement Don
Bazile : il crie en prenant le notaire à la gorge.

Rosine avec ces fripons ! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE

C'est votre notaire.

BAZILE

C'est votre notaire. Vous moquez-vous ?

BARTHOLO

Ah ! Don Bazile. Eh comme êtes-vous ici ?

BAZILE

Mais plutôt vous ; comment n'y êtes-vous pas ?

L'ALCADE, montrant Figaro.

Un moment ; je connais celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues ?

FIGARO

Heure indue ? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de la compagnie de son Excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO

Almaviva !

L'ALCADE

Ce ne sont donc pas des voleurs ?

BARTHOLO

Laissons cela. Partout ailleurs, monsieur le comte, je suis le serviteur de votre Excellence, mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE

Oui, le rang doit être ici sans force ; mais ce qui en a beaucoup est la préférence que Mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO

Que dit-il, Rosine ?

ROSINE

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne devais-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur ? Je le suis.

BAZILE

Quand je vous disais que c'était le comte lui-même, docteur ?

BARTHOLO

Que m'importe à moi ? Plaisant mariage ! Où sont les Témoins ?

LE NOTAIRE

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs.

BARTHOLO

Comment, Bazile ? vous avez signé ?

BAZILE

Que voulez-vous ? Ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO

Je me moque de ses arguments. J'userai de mon autorité.

LE COMTE

Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO

La demoiselle est mineure.

FIGARO

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO

Qui te parle à toi, maître fripon ?

LE COMTE

Mademoiselle est noble et belle ; je suis homme de qualité, jeune et riche ; elle est ma femme : à ce titre, qui nous honore également, prétend-t-on me la disputer ?

BARTHOLO

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des lois ; et Monsieur, que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE

Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage, indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE

Ah ! qu'il consente à tout ; et je ne lui demande rien.

FIGARO

... que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étaient tous contre moi ; je me suis fourré la tête dans un guêpier !

BAZILE

Quel guêpier ! Ne pouvant avoir la femme, calculez docteur, que l'argent vous reste et...

BARTHOLO

Eh ! laissez-moi donc en repos, Bazile ! Vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi ! À la bonne heure, je le garde ; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine ? (*Il signe.*)

FIGARO, *riant.*

Ah, ah, ah ! Monseigneur ! ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE

Mais, Messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom ?

FIGARO

Non, Monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant.*

Et moi qui leur aie enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus sûr ! Ah ! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO

Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur : quand la jeunesse et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher, peut bien s'appeler à bon droit la *Précaution inutile.*

vousnousils
l'e-mag de l'éducation

vousnousils.fr
LE SITE DE RÉFÉRENCE
DE L'ACTUALITÉ
ÉDUCATIVE

*Commentez les articles,
discutez des grands thèmes
d'actualité éducative,
partagez sur les réseaux sociaux*



avec le soutien de :



© Sercib-Ligaran 2021